

DISCOURS

PRONONCÉ PUBLIQUEMENT

LE 4 DÉCEMBRE 1791,

A l'ouverture des Écoles de la Faculté de Médecine de Paris, dans lequel on prouve qu'établir un enseignement uniforme pour tous ceux qui se destinent à l'Art de guérir, selon le Plan du Comité de Salubrité de l'Assemblée Nationale Constituante, c'est agir au préjudice de l'humanité.

Par M. PETIT-RADEL, Professeur de Chirurgie,
en langue Française.

A PARIS,

Chez { FROULLÉ, Imprimeur-Libraire, Quai
des Augustins, n°. 39.
LECLERE, Libraire, rue Saint-Martin,
près celle aux Ours, n°. 254.

On trouve chez le même Libraire et du même
Auteur, l'Essai sur le lait, considéré médica-
lement sous ses différens aspects, in-8^o. ; et
l'Anatomie des vaisseaux absorbans du corps
humain, Ouvrage orné de Planches gravées en
Taille-douce, et traduit de l'Anglais du D.
Cruikshank, in-8^o.

AVANT-PROPOS.

CE Discours devoit avoir le sort de ceux qu'on prononce tous les ans dans nos Écoles , celui de rester dans le Portefeuille de son Auteur , tant qu'il auroit vécu. Cependant comme il renferme quelques idées qui pourroient servir dans ce moment où l'enseignement dans l'Art de guérir, est prêt d'éprouver une révolution, j'ai cru devoir lui donner une plus grande publicité que celle qu'il a eu dernièrement par le débit, en le livrant à l'impression. Le style devant en être oratoire et didactique, je n'ai pu étendre mes preuves, comme dans un Ouvrage particulier ou moins astreint aux règles de l'élocution, on peut entrer dans des détails, sans encourir le risque de devenir fastidieux. La pre-

mière Partie offre le tableau de la naissance et des progrès de l'Art de guérir ; on y voit comment s'est fait le partage des différentes branches qui en sont issues, et les progrès que la Chirurgie doit à ceux qui se sont livrés à l'étude et à la pratique de chacune d'elles. On trouve dans la seconde , un corps de preuves tendant à établir combien seroit préjudiciable à l'humanité , une uniformité dans l'enseignement , pour ceux qui se destinent à la Pratique de l'Art. Puisse leur exposé , dans la conjecture actuelle , donner lieu à des décisions utiles , unique but que l'amour du bien public m'a fait envisager !

PREMIERE PARTIE.

I.

L'ART de guérir, fils du Temps, de l'Observation & de l'Expérience, n'a été dans son enfance, qu'un art de prestiges, d'erreurs & de tromperies, jusqu'à l'époque où parut Hippocrate, qui en posa les premiers fondemens. Dans les temps les plus reculés, où vivant frugalement, on n'avoit pas encore imaginé ces moyens d'ufer, pour ainsi dire, son existence, en multipliant ses plaisirs; l'homme, beaucoup moins exposé aux causes des maladies, qui par la suite l'ont affailli de toutes parts, s'adressa d'abord à la Divinité pour éloigner des maux qui ne pouvoient que la lui rendre insupportable. Ainsi Hermès, Apollon & Esculape, eurent leurs offrandes dans les différentes contrées de la Grèce; & leurs Prêtres, se disant leurs Interprètes, se conservoient les deux plus puissans moyens de gouverner les hommes, que l'ignorance & la superstition rendaient dociles. Mais bientôt ce moyen de peindre la pa-

role avec des traits qui en rappellent toute l'énergie ; l'art d'écrire vint apporter d'autres idées , et éclaira la Pratique d'une lueur toute nouvelle. Elle qui n'étoit alors fondée que sur les traditions vagues , incertaines , arbitraires , des premiers hommes , prit dès-lors un tout autre aspect. On imposa dans la plupart des Temples , à ceux qui alloient demander des secours , de venir remercier la Divinité , si elle leur étoit favorable , en apportant des tables votives où devoient être inscrits le genre des maladies qu'ils avoient eues , & les remèdes dont ils avoient obtenu du succès. Ainsi au rapport de Galien & de Pline , le Temple de Memphis en Egypte , devint le principal dépôt de ces tables ou registres salutaires. On les y gardoient avec d'autant de soin que s'ils eussent été les Annales de la Nation. On les laissoit parcourir à ceux qui avoient intérêt de les consulter , & les Hyerophantes , à la garde desquels ils étoient laissés , en furent dès-lors regardés comme les meilleurs interprètes ; ainsi les Dieux qu'on croyoit envoyer tous les maux , dans leur colère , furent long-temps les Génies tutélaires , à qui on demanda les moyens de les éloigner, après avoir brûlé aux autels l'encens qu'on présuinoit devoir les apaiser. Insensiblement , leurs Ministres intéressés , faisant cause

commune avec eux , firent de l'Art une pratique de mysticité , à laquelle la crédulité de l'homme , & son amour pour la vie donnèrent de plus en plus de la stabilité. Enfin les Asclepiades en fondant leurs écoles , formèrent en même temps un Code où les bons & les mauvais succès furent consignés avec ce scrupule religieux qui convenoit pour un bien qu'ils regardoient comme leur propriété. Ce fut sous eux que l'Art parvint à acquérir une certitude & une évidence telles qu'on le regardoit déjà comme une profession la plus propre à contribuer au bonheur de l'humanité. On conçut dès lors la nécessité d'en diviser la pratique ; ou pour parler plus vrai , chacun se sentant plus de propension ou de facilité pour un genre d'exercice , s'y borna ; & s'en tint à une routine qui , si elle n'étoit pas guidée par une théorie lumineuse , avoit du moins le succès pour base. Cependant il y eût , dès ces temps , de ces Génies assez vastes pour saisir les points généraux & particuliers de doctrine , & les mettre également en pratique. De ce nombre fut Hippocrate , qui embrassa l'Art dans toute son étendue , & qui se rendit immortel non-seulement par les Elèves qu'il forma , mais encore par ses écrits sublimes ; manière inépuisable d'où l'on a pris les principaux dogmes de Pratique

tant en Médecine qu'en Chirurgie. Cet Auteur n'a point traité chaque matière didactiquement, comme ceux qui venus long-temps après lui, & plus riches en moyens qu'en fonds, n'ont visé qu'à faire un Corps de doctrine, & à l'appuyer sur la syllogistique. Mais tout ce qu'il a cru important à développer, l'est à un tel point, que si ses successeurs eussent entrepris la même tâche, s'ils n'eussent point choisi la même forme, eussent du moins pris les mêmes matériaux. Nous renvoyons pour prouver cette assertion, au Traité *De vulneribus capitis*, où l'Observateur trouve tant de faits propres à établir la plus saine doctrine qu'on ait actuellement sur ce genre de lésion; aux Traités *De vulneribus & fistulis*, qui sont des chefs-d'œuvre de pratique & d'observation. Erasistrate, Hérophile, Thémison & Thessalus, qui vinrent après lui, cultivèrent particulièrement la Chirurgie; ils n'écrivirent cependant point sur cette partie; tout ce qu'on a d'eux, on le doit à Galien, qui dans différens endroits de ses Ouvrages, offre l'état où étoit l'Art de guérir avant lui; & tout ce qu'il importe à savoir relativement à ceux qui le pratiquèrent.

Rome alors commençoit à jeter les fondemens de sa splendeur: ses conquêtes, en lui ame-

nant des richesses , lui amenèrent aussi le luxe qui les accompagne, et tous les talens qu'il alimente. C'est le propre des grandes Villes de réunir ce qu'il y a de plus recommandable & de plus méprisable dans chaque profession , & notamment dans l'Art de guérir. Les uns riches de leur propre fond , et devant tout à eux-mêmes , n'ont qu'à paroître , le succès suit leurs pas , parce qu'ils sont appuyés sur des connoissances qu'on ne sauroit leur contester. Les autres , dénués de tout moyen effectif , prennent des routes détournées , cherchent à fixer l'attention par leur somptuosité & leurs flatteries , piège où les hommes se sont toujours laissés prendre. Rome offroit à ce sujet le même spectacle que présentoit naguères la Capitale de l'Empire François; on se contentoit des apparences du savoir , & le vrai Savant restoit ignoré : c'est ce dont Galien se plaignoit expressément à Epigène , & avec les mêmes traits qu'il eut employés s'il eût vécu ici. L'espérance de s'enrichir attiroit sur les rives du Tibre, le plus grand nombre des Praticiens Grecs, qui étoient peu scrupuleux sur les moyens de parvenir. La concurrence fut grande , & chacun s'adonnant au genre de pratique qui lui rapportoit le plus , parvenoit sans aucun moyen foncier , à une réputation bien éloignée d'être un jour à l'Art de quelque utilité. Ainsi se

formèrent insensiblement dans la Capitale de l'univers, ces Praticiens isolés, qu'on désigna sous les noms de *Vulnerarii*, *Ophthalmiatri*, *Chirurgi*, *Veterinarii* & autres dont l'histoire ne nous a pas conservées les dénominations, & tels on en voit encore aujourd'hui n'être qu'adonnés au traitement des hernies, des affections relatives à la bouche, aux pieds, & autres; sous les différents noms d'Herniaires, de Dentistes & de Pédicures. Quoique les Auteurs Grecs & Latins, ceux sur-tout qui ne faisoient point profession de la Médecine, ayent la plupart désigné toutes les personnes qui exerçoient ces états sous le nom de Médecins; cependant en considérant l'attention qu'ils ont d'appliquer à ce nom générique, un autre qui en bornât l'acceptation; on voit qu'ils n'ont jamais pensé à reconnoître en elles autant d'individus qui méritassent les égards & la considération qu'on accorde aujourd'hui à ceux qui par leur éducation soignée & leurs hautes connoissances, ont mérité cette qualification. Ainsi quoiqu'ils renfermassent, sous la dénomination générale d'*Artēoi* & de *Medici* ceux qui se livroient à la pratique des différentes branches de l'Art de guérir, ils ne confondoient pas pour cela les professions entr'elles. Écoutons sur ce sujet ce que dit M. Goulin, ils n'avoient, observe

ce Savant en parlant des Anciens, qu'un seul terme pour désigner l'homme qui guérit, celui d'*ἰατῆρ* ou *ἰατρός*, dont la signification n'est point équivoque, mais qui n'indique point les moyens employés pour parvenir à la guérison. Ce mot revient souvent dans Homère, & l'on n'en voit point d'autres dans les Poètes ni dans les Historiens qui ont écrit depuis jusqu'à Plutarque, c'est-à-dire l'espace de dix siècles. Il signifioit celui qui traite, qui guérit les maladies, quelque fut le moyen qu'il employât, la Diète ou la Chirurgie. Le mot Diète avoit une signification fort étendue; il se disoit non-seulement du régime à l'égard des alimens & de la boisson; mais encore à l'égard de l'exercice, du sommeil, de la veille, & des bains, soit que l'usage en fut réglé pour conserver la santé, ou pour la rétablir en cas de maladie. Le mot Chirurgie ne signifioit alors que l'œuvre de la main de la part du Praticien; ou bien un moyen de curation dans le cas, dit Hippocrate, où l'opération de la main, se borne à une seule section. Notre Auteur observe aussi que quand ce divin vieillard vouloit caractériser un Médecin opérant, il employoit la phrase, *ἰατῆρ* ou *χειρῖζω*, ce en quoi Galien le suit exactement. Ce dernier remarque aussi que de son temps il y avoit déjà à Rome des hommes qui

faisoient uniquement des opérations non par un droit légal, (la loi n'avoit encore rien décidé sur ce point) , mais par un usage insensiblement établi. On leur donnoit à tous le nom de *Medici* ; les Historiens ont reçu le même terme employé par les Empereurs, & les Jurisconsultes. Les monumens de l'Histoire ancienne & moderne de la France s'accordent avec les autorités que nous venons de citer. Alcuin, principal Directeur des écoles que Charlemagne avoit établies dans son palais, employa également le mot *Medici* pour signifier tous ceux qu'on comprend aujourd'hui sous le nom de Médecins, & Chirurgiens ; c'est ce que l'on peut voir dans les vers suivans :

Accurrunt Medici mōx Hippocratica tecta.

Hic venas findit , herbas hic miscet in ollā ,

Ille coquit pultes , alter sed pocula perfert.

Et en ce cas Alcuin suivoit une coutume reçue & qu'on suit encore aujourd'hui quand on donne le titre de Docteur à un homme adonné à la pratique d'une des moindres parties de l'Art de guérir.

Il conste de tout ce que nous venons de dire que si les Anciens ont indistinctement donné les noms *ἰατροὶ* & *Medici* , à ceux qui prati-

quoient l'Art dans tout son ensemble , comme à ceux qui se bornoient à l'exercice de quelques-unes de ses parties , ils n'ont jamais cru que tous méritâssent la même considération , & la même confiance ; si non ils n'eussent point ajouté au terme générique aucune épithète qui en restreignît la valeur. Il falloit bien que la chose fut ainsi ; autrement , observe le Continuateur de l'Histoire de la Chirurgie , qu'on doit d'autant plus croire , qu'il professe cet Art ; il seroit souvent arrivé que les malades mandâssent un Médecin de la classe de ceux qui ne donnoient que des conseils , quand ils auroient eus besoin d'un Médecin qui agît , un Médecin Diététiste par exemple qui n'auroit pu que régler le régime , quant il leur auroit fallu les soins réels d'un Médecin-Chirurgien , qui remît une fracture ou replaçât un intestin sorti.

La Chirurgie , pour nous en tenir à cette partie intéressante de l'Art de guérir , doit beaucoup à ceux qui se sont ainsi occupés de quelques-unes de ses branches. Celles-ci devenues singulièrement fécondes entre leurs mains , ont germé abondamment , & ont donné des fruits d'autant meilleurs que l'observation & l'expérience avoient contribué à leur parfaite maturité. Ainsi Magati , dans son excellent Ouvrage *De rarâ medicatione vulnerum* , a posé les bases

les plus solides du traitement des plaies. Cet Auteur , infiniment profond dans l'histoire de tout ce qui a rapport à ce genre d'affections , a parlé le vrai langage de la Nature. La réunion des bords de la plaie , selon lui , est l'ouvrage de celle-ci : *imò , dit-il , adeò sollicita est de unione solutarum partium , ut ejus gratiâ non rarò de proprio partis alimento subtrahat.* Toutes les observations de cet illustre Praticien sur ce genre de lésion , sont marquées au coin de la plus exacte vérité ; une fois l'inflammation survenue , il veut qu'on diffère la recherche des corps étrangers , jusqu'au temps de la suppuration , qui souvent les chasse au-dehors avec les matières purulentes. Ayant plus d'une fois observé combien les pansemens réitérés fréquemment , nuisoient tant au mécanisme de la coalition , qu'à celui de la cicatrisation des plaies ; il défend expressément leur multiplicité , à moins que quelques circonstances facheuses n'y déterminent dans un cas imprévu. *Nos enim , dit-il , asserimus longè feliciùs curationis scopum attingi , si quàm rarissimè vulnera solvantur ac delignantur , nisi superveniens aliquod malum ad solutionem nos cogat.* Ayant observé combien une chaleur modérée importoit au travail de la suppuration , & que celle-ci étoit d'autant plus abondante , & de meilleure qualité , qu'on

renouvelloit moins fréquemment l'appareil, il conseille de panfer les plaies qui ne sont d'ailleurs compliquées d'aucun accident, que le plus rarement qu'il est possible; évitant d'y introduire aucune tente, ni aucun bourdonnet, qui en en tenant les lèvres écartées, non-seulement s'opposent à une prompte réunion, mais encore comme autant de corps étrangers, deviennent cause d'une irritation qui attire des accidens & éloigne le terme de la guérison. C'est ce qu'il observe judicieusement dans l'endroit de son Ouvrage, où après avoir parlé de tous les inconvéniens, il termine en disant, *omitto quòd turundæ ac linamenta curationem protrahunt, quoniam hoc aliquibus placet : mira turundarum virtus ; vulnus replent cui adhibentur, & crumenam exhauriunt quam nec tangunt.* Mais notre Observateur, tout en rejetant l'usage des tentes & des bourdonnets, les conseille prudemment aussi, quand il s'agit d'extraire les corps étrangers, ou qu'il faut retarder la cicatrice d'une plaie ancienné qui sert d'égoût à quelque humeur morbifique. Le pus forme le pus, c'est un adage reçu parmi ceux qui ont écrit les premiers sur le mécanisme de la suppuration. Les pansemens fréquens où l'on absorbe scrupuleusement avec des bourdonnets ce beaume si précieux & si nécessaire au travail de

la cicatrisation, ne peuvent donc que nuire en empêchant le dégorgement des vaisseaux, & en tenant ceux-ci dans un état d'éréthisme, voisin de l'inflammation. Observateur des moindres phénomènes relatifs aux plaies, Magati reprend les routiniers de son temps, qui sans autre principe qu'une aveugle imitation, tenoient fortement ferrée la partie blessée, où unissoient les lèvres de la plaie, dans toute son étendue, au moyen de sutures, sans laisser aucun vuide par où le pus excédent put s'évacuer. Du général, il descend au détail, il parcourt les plaies dans les différentes régions du corps, en développe les phénomènes & les accidens qui peuvent s'ensuivre, & prescrit pour chacune une règle de conduite telle que ceux qui lui ont succédé & qui même ont écrit le plus récemment sur cette matière, auroient à s'enorgueillir d'avoir puisé à sa source, s'ils avoient pour un si grand Maître la même déférence que nous.

C'est à des observations également suivies sur les affections de l'œil, qu'on doit cette riche moisson de moyens propres à leur opposer dans les différens cas qui selon leur gravité, constituent autant de maladies particulières. Ici l'opérateur, d'une main assurée perce ou incise la sclérotique ou la cornée, traverse les hu-

meurs , & parvenu au cristallin devenu opaque , il le déprime ou l'extrait avec une adresse merveilleuse , & ainsi fait jouir de la lumière celui qui en étoit privé depuis longues années. Là il ouvre l'iris , fait une pupille où la Nature préoccupée , a pour ainsi dire oublié de perfectionner son ouvrage ; & par une heureuse témérité il met l'homme à portée de converser facilement avec l'univers. Ailleurs, instruit du mécanisme qui conduit les larmes dans leurs écluses respectives , & guidé par des notions qu'il a empruntées des lois d'une hydraulique ordinaire , il fait qu'il ne peut remédier à un larmoyement occasionné par l'obstruction des voyes de décharge , qu'autant que celle-ci sont libres. Inébranlable sur ses principes , il attaque le mal à sa source , invente des moyens pour s'ouvrir un chemin à travers les obstacles ; des filets , des sondes , des canules sont passés dans les conduits naturels ; il y entraîne des fils , des mèches , & par des tentatives & des efforts bien ménagés & proportionnés aux résistances , il parvient à s'ouvrir un chemin que les larmes suivent désormais ; & ainsi , tarissant un écoulement opiniâtre , il parvient à rendre au visage un ornement dont il étoit depuis long-temps privé. Je vous appelle, Ombres errantes des Anel, des Maître-Jean , des Brisseau , des Petit , des

Mauchart & autres Praticiens qui avez consacré vos veilles à cette partie si intéressante de l'Art de guérir ; recevez de l'humanité, par mon foible organe, un juste tribut de reconnoissance pour les insignes bienfaits que vous lui avez rendus, tant pour les règles certaines que vous avez établies dans la pratique de ce genre de maladie, que par la théorie lumineuse que vous avez élevée au milieu de l'obscurité des temps où vous viviez.

Combien aussi ne doit-on pas aux Praticiens qui se bornant à porter une main secourable aux femmes qui ont mérité le nom chéri de ceux qui rendent hommage à la Nature, celui de Mère ; & que tant de circonstances rendent si souvent funestes aux personnes mal conformées, ou qui sont aidées à l'époque critique de leur délivrance, par des mains ignares, & trop audacieuses. Instruit de tout ce qu'offre la conformation naturelle du bassin, n'ignorant aucun des vices qui peuvent en diminuer les dimensions, connoissant les divers diamètres de la tête, leurs rapports avec ceux des détroits ; l'Acoucheur prudent travaille dans l'obscurité, ses doigts lui sont autant de flambeaux à la lueur desquels il découvre les obstacles qui empêchent celle-ci d'avancer, la position peu favorable à sa marche,

la résistance qu'aucun moyen ne peut vaincre; & dès lors sûr de lui, il tente des efforts dont l'ignorance est incapable, ou se détermine à des opérations graves pour sauver la vie à la mère & à son fruit, qui alloient succomber sous l'incertitude d'une vaine attente. L'Art des accouchemens fournit ainsi mille ressources à ceux qui s'en font profondément occupés, & qui ne s'en tiennent point à une dénomination vague, & que le vulgaire ne donne que trop souvent aux routiniers qui considèrent leur état non d'après les faits dont ils l'ont enrichis, mais d'après le salaire qu'ils en tirent; & qui ne pensant qu'à faire agir leurs mains, oublient les motifs qui seuls devroient les guider. C'est aux hommes de génie que la Nature avare sème de temps à autre sur ce globe, & que souvent la mort moissonne trop promptement au détriment de l'humanité, que nous devons ces détails minutieux pour l'ignorant, mais toujours nécessaires pour l'homme instruit, qui fait à combien d'accidens mène souvent l'oubli des moindres preceptes. C'est ainsi que les Mauriceau, les Deventer, les Chapman, les Levret, les Rœderer & les Hunter se rendirent recommandables, non-seulement par leur pratique raisonnée, mais encore par les élèves qu'ils formèrent & qui propagèrent leurs doctrines dans les diffé-

rentes contrées de l'Europe, & jusques dans les pays les plus éloignés.

L'art de soustraire la cause de ses maux à l'homme qui comme un autre sisyphé, roule par-tout le rocher sous le poids duquel il doit un jour succomber; la Taille ne doit l'état de perfection où elle est aujourd'hui, qu'au zèle concentré dans une famille entière où elle a demeurée pendant plusieurs siècles. Quoique l'Histoire nous ait conservée quelques notices d'un certain Ammonius qu'on disoit posséder les moyens de casser la pierre la vessie, pour en retirer les fragmens sans aucune lésion de celle-ci, & que par cette raison on l'ait appelé Lithotome, ou Coupeur de pierres; cependant on sait que l'opération de la lithotomie, telle qu'on la pratique aujourd'hui, étoit alors entièrement ignorée. Hippocrate, dans ses Ouvrages, ne parle d'une méthode que pour la dissuader, à ses élèves. *Neque verò calculo laborantes secabo*, leur faisoit-il jurer : *sed magistris ejus peritis id muneris concedam*; Celse cependant eut de cette opération une toute autre opinion, & envisageant moins funestement ses suites, lorsqu'elle étoit faite avec réflexion d'après les notions que la connoissance alors reçue des parties pouvoit suggérer, il développa ses moyens, & en fit

une

une méthode si bien combinée que ses successeurs crurent devoir lui donner son nom pour la caractériser. Jean *Des Romain*, après une longue suite de siècles, revint sur elle ; & découvrant beaucoup d'inconvéniens dans les préceptes reçus, il imagina la méthode du grand appareil, qui fut la plus en vogue, jusqu'au commencement de ce siècle. Celle-ci devint en quelque sorte le domaine de la famille de *Colot*, jusqu'au temps où parut *Frère Jacques de Beaulieu*, qui devoit être pour d'autres, la souche d'une nouvelle célébrité. La taille entre les mains de ces Opérateurs, devint une pratique assurée & certaine, un moyen puissamment salutaire qui ne fructifioit que dans le champ des *Colot*. Cette famille jalouse d'en conserver la récolte, épioit, observoit & recueilloit tous les faits qui pouvoient tendre à en assurer l'efficacité, & par une suite d'observations, elle parvint à rendre sa méthode tellement heureuse, que la plupart des pierreux lui venoient de toutes les parties de l'Europe. La méthode latérale en paroissant à cette époque où les moyens surpassoient, pour ainsi dire, l'Art, ne fit que lui assurer une plus grande certitude. A la famille des *Colot*, succédèrent les *Raw*, les *Chefelden*, les *Morand*, les *Moreau*, les *Haukins*, les *Le Cat*, & tant d'autres.

grands-hommes, qui, le scalpel à la main s'instruisant des parties qu'on pouvoit inciser, comme de celles qu'il falloit éviter, mirent une telle certitude dans leurs procédés, qu'il étoit impossible de suivre une route différente, quand on s'y étoit bien exercé. La vessie fut attaquée dans toutes les régions où elle étoit attaquable, son racornissement comme son trop grand volume, les engorgemens & obstructions dont étoit travaillé son col, rien n'apporta obstacle, & la main hardie de l'Opérateur en se frayant la route jugée la meilleure, parvenoit à débarasser l'homme de la cause des maux cruels qu'il avoit jusqu'alors trop patiemment endurés. Ainsi des soins, une application, & une pratique continues parvinrent à répandre sur une cause si fréquente, & si cruelle de nos maux, des notions heureuses qui devoient être si favorables à la postérité, & dont l'ignorance fit descendre prématurément tant de victimes au tombeau.

Les maladies relatives aux dents, & auxquelles on ne peut remédier qu'en faisant quelques opérations sur elles, sont ainsi devenues le domaine d'une classe choisie d'hommes, qui les considérant sous toutes leurs faces, en ont développé la théorie, & assuré la pratique. Scrupuleux observateur des rapports que les dents notavec les parties environnantes, ils ont trou-

vé dans quelques-unes d'elles , la cause de
 plusieurs inflammations habituelles des yeux ;
 des engorgemens , & des dépôts dans le sinus
 maxillaire ; & par une conséquence justement
 déduite , ils ont vû dans leur extraction le
 moyen le plus certain de guérison , ils s'y sont
 déterminés , & le succès a couronné leur entre-
 prise. L'esprit de combinaison & d'observa-
 tion , si fécond en recherches & en inventions ,
 leur a fourni des moyens efficaces pour réparer
 la perte de ces instrumens mécaniques , que la
 Nature prévoyante a placés dans la bouche ,
 pour des fins nécessaires à la mastication ; et
 ainsi ils sont parvenus par d'autres artifiement
 placées , à rendre au visage un de ses plus
 grands agrémens , & à fournir aux facultés di-
 gestives , une puissance efficace au grand tra-
 vail de la digestion. Peu effrayés des obstacles
 qu'apportoit la perte totale de ces organes , ils
 ont conçu & formé une suite de dents entières ;
 qu'ils ont unies par des ressorts propres à céder
 aux mouvemens des mâchoires ; & par cette
 invention , ils ont , en quelque sorte , rajeuni
 des vieillards , en leur procurant le plus bel
 ornement de la puberté. Mécaniciens adroits
 & inventifs ; il ont imaginé des instrumens pour
 boucher les ouvertures du palais , suite des ma-
 ladies précédentes ; & ainsi ils ont rétabli la

parole , & facilité les opérations de la digestion.

C'est aux Chirurgiens d'armées qu'on doit ces observations lumineuses , qui en établissant le vrai caractère des plaies d'armes à feu , en offrent aussi la méthode curative , la plus certaine. Ce genre de plaie qui par la commotion dont il est toujours accompagné , offre un caractère de complication qu'on rapportoit autrefois à la vénénosité des balles de plomb , plus étudié qu'il ne l'a jamais été , offre des indications réelles , qui bien saisies mènent à grands pas à la guérison. Ici pour s'opposer à un engorgement , à une inflammation violente , il faut des incisions profondes , au moyen desquelles on puisse facilement remédier à des étranglemens , aller à la recherche des corps étrangers , des balles , des portions de vêtemens , des esquilles mêmes , qui , détachées des os , excitent par leur présence une continuelle irritation. Là dans les circonstances les mêmes en apparence , il faut s'en abstenir ; le désordre provenant d'un affaïssement , d'une inertie locale occasionnée par la secouffe et l'impression vive qu'ont reçu les gros troncs des nerfs qui vont se distribuer à la partie engorgée. Praticiens , qui vous êtes trouvés dans de pareilles circonstances , rappelez-vous les maux fâcheux

dont a été suivi l'oubli de ce qu'offre d'intéressant de pareilles observations. Ici la timidité a laissé le mal à lui-même , & l'engorgement que des incisions profondes & dirigées selon les notions d'une anatomie scrupuleuse , eussent facilement dissipé , devient aussi funeste qu'une autre qui est la suite de la commotion , & auquel on ne peut remédier que par une prompte amputation. La trop grande promptitude a osé retrancher un membre nécessaire , dans une circonstance critique où on le pouvoit conserver & a , par une pareille témérité , exposé les malheureux blessés aux hasards d'une mort plus assurée , ou réduit à l'impuissance de servir sa Patrie , l'homme courageux qui brûloit de la défendre. Combien , si nous voulions entrer dans les détails , ce champ ne nous fourniroit-il pas d'argumens propres à prouver l'importance d'une application particulière aux différentes branches du grand Art de guérir. C'est la répétition des faits qui mène à la vérité ; le jugement sépare les unes des autres les incohérences , & réunissant en un seul faisceau les rayons éparpillés de lumière , il écarte tout ce qui pourroit en ternir la splendeur. Ainsi l'Art reçoit ce degré de certitude qui l'a fait valoir dans les siècles les plus reculés , qui le fait priser , dans celui-ci , où le génie fécond de

l'homme, en harcelant la Nature, l'a forcée de s'expliquer sur un grand nombre de ses opérations les plus secrètes, et qui le fera peut-être encore diviniser par les races futures, qui appréciant la valeur de ceux qui s'y livrent avec les talens & la grandeur d'ame qui comporte un aussi noble exercice, sçauront encore mieux les récompenser.

C'est dans les grands hôpitaux où le néophyte peut réellement prendre les notions de son Art; ce que l'on appelle la grande Chirurgie, qui consiste dans la pratique des opérations majeures, est, ou devrait y être faite, d'après les lumières acquises par les nouvelles observations, quand sur-tout celles-ci auroient le degré d'évidence que doit comporter une épreuve faite sur le malheureux qui vient y chercher un secours réel à ses maux. Cependant par une fatalité singulière, c'est précisément là le plus souvent où l'on reçoit les plus mauvais principes; la pratique y devient une routine, & le maître n'ayant qu'une froide surveillance sur l'élève, celui-ci devient un ouvrier, qui sans principes ni raison, applique ses topiques, comme un manœuvre le feroit en l'absence du maître qui l'auroit employé. J'en appelle à ceux qui ont suivi la pratique des grands hôpitaux de cette ville, où moi-

même dans ma jeunesse , entraîné par le courant , j'ai mis routinement la main à l'œuvre pendant plusieurs années ; à ceux même qui ont fréquenté les hôpitaux si renommés de Londres , où il m'a paru qu'on avoit plus pensé à loger les malheureux qu'à les soigner. Quels procédés ! quel oubli de principes ! & à quelles suites fâcheuses il a donné lieu ! Aussi les sources qui auroient dû ici fournir le plus au développement de l'Art , sont-elles celles qui y ont le moins contribué , & les maîtres le plus souvent choisis par des hommes pieux à la vérité , mais peu faits pour connoître le mérite , en vieillissant dans leurs anciennes habitudes , n'ont fait que de mauvais élèves , qui leur sont inférieurs encore , & à qui on peut appliquer ces vers d'Horace :

Ætas parentum pejor avis tulit.

Nos nequiores mōx daturōs.

Progeniem vitiosiore.

Puisse dans ce nouvel ordre de choses , que présente la régénération actuelle de la France , la cause du malheureux être si bien traitée , qu'il trouve désormais dans les hospices de charité , un azile qu'il ne redoute plus , & l'élève une instruction & une pratique qui puisse ger-

mer au bien commun de l'humanité. Ces notions premières, mises en avant, passons à notre objet principal, qui est qu'établir un enseignement uniforme pour tous ceux qui se destinent à l'Art de guérir, c'est se conduire au préjudice de l'humanité.

SECONDE PARTIE.

I I.

SI pour acquérir les connoissances que chaque partie de la Chirurgie suppose , il faut une étude particulière & suivie sur elle , qu'une connoissance générale & une pratique l'Art , autant étendue qu'il est possible de les avoir , ne feroient jamais donner , s'il est reconnu qu'avec ces notions particulières des hommes de génie ont mérité de la Patrie par les lumières qu'ils ont répandues sur l'Art , en rendant ses branches plus propres à s'étendre , & émondant les rejets qui n'auroient produit que de mauvais fruits ; l'on sera naturellement porté à en particulariser l'enseignement dans la théorie , comme l'exercice dans la pratique. Depuis peu cependant des hommes choisis pour faire un nouveau Code dans l'Art de guérir ; & mesurant trop sans doute leur capacité à celle du plus grand nombre , ont non-seulement proposé de lier toutes ces branches au tronc , pour n'en faire qu'une seule tige ; mais encore ils ont été jusqu'à établir qu'il falloit faire un seul tout de ceux qui s'occupent des moyens de subvenir à l'humanité souffrante. Sous prétexte que l'organisation du corps étoit une , que les diverses

affections contre nature auxquelles cette organisation l'exposoit , dérhoit de loix générales qui étoient les mêmes , que le mécanisme de la guérison dépendoit d'une autocratie unique , & que les limites qui séparoiert les deux professions reconnues dans l'Art de guérir , la Médecine & la Chirurgie , étoient sujettes à variation , qu'elles étoient tantôt en deça , & tantôt au-delà de la ligne de démarcation qu'on avoit établie ; qu'en un mot les maladies internes & les externes , étoient réciproquement cause & effets les unes des autres ; on a voulu regarder l'Art comme un tout indivisible dans la théorie , comme dans la pratique ; & ceux qui s'y adonnent comme devant avoir les mêmes prérogatives & la même liberté dans l'exercice. Mais une pareille assertion , qu'on ne peut appuyer dans la théorie , que par des argumens généraux , ne sauroient se soutenir dans l'état actuel où sont portées nos connoissances. Les facultés de l'homme étant bornées , l'étude qui mène à la perfection d'une science quelconque doit être circonscrite , autrement l'on s'égare , & pour vouloir trop embrasser , on finit le plus souvent par ne rien retenir. Hippocrate , ce génie rare , qui réunissoit toutes les notions acquises de son tems sur l'Art de guérir , commence ses Aphorismes , qu'on peut regarder

comme autant d'adages établis sur les observations
 en disant : ο' βίος βραχύς , ἢ δὲ τέχνη μακρὴ , ἢ δὲ πείρα
 σφοδρὴ , *vita brevis, ars longa, experimentum pericu-*
losum. En s'exprimant ainsi , il sentoit que la vie
 de l'homme ne pouvoit suffire à l'étude d'un
 Art si long , d'un Art dont le sujet offre tant
 de variations qui rendent les circonstances , en
 apparence les mêmes , si différentes les unes
 des autres : & aujourd'hui l'on propose de con-
 fondre toutes ces connoissances , & de ne faire
 qu'un corps de doctrine , de réunir les ruisseaux
 qui fertilisoient le grand champ de l'Art de
 guérir , & d'en former un seul fleuve , où vien-
 droient puiser indifféremment ceux qui se des-
 tinent à la culture de quelques portions déta-
 chées. Sous prétexte que nous naissons
 tous égaux en droits ; on veut aussi nous
 faire vivre égaux en facultés , & abolissant
 tous les moyens les plus sûrs pour en faire ac-
 quérir à ceux qui auroient quelque amour de
 la Science ; on sappe l'Art jusques dans ses
 fondemens , en excluant des écoles , même des
 réceptions , le langage qui nous ouvre des trésors
 de l'antiquité , qui actuellement même nous
 fait communiquer avec tous les Savans de l'Eu-
 rope , rend leurs possessions & leurs découvertes ,
 notre domaine , & fait de ceux qui pratiquent
 l'Art par-tout , une famille dont les individus

peuvent s'entretenir par un idiome commun. O vous, Pères de la Patrie, Législateurs intègres, & vous, intéressés aux progrès de l'Art, qui, unis à eux, allez bien-tôt prononcer sur tout ce qui a rapport à l'instruction & aux Sciences, objets si intéressans à notre bonheur, & qui a tant illustré la France; que de raisonnemens spécieux, vagues, & appuyés sur aucune base fixe, ne vous fassent point illusion; n'ôtez point à l'Empire Français le droit d'éclairer encore l'univers, lui qui fût & qui est plus que jamais, aujourd'hui un exemple à suivre à toutes les nations qui prétendroient à la gloire. Gardez-vous pour l'avancement de l'Art, pour le bonheur de ceux qui dans leurs maux, en éprouvent les salutaires influences, de ne faire qu'un seul champ que tout le monde puisse cultiver, & assurez sur des bases plus stables qu'elles ne l'ont été jusqu'à présent, les propriétés de ceux qui pour bien mériter de l'humanité, ont consacré leurs veilles à une étude aussi pénible, aussi rebutante, aussi pleine d'obstacles, & aussi prodigieusement étendue que celle du grand Art de guérir. Méditez bien cette proposition du Projet de Décret qu'on vous présente, pour tous ceux qui voudroient mettre ses règles en pratique : *Les études, les épreuves, les droits & les devoirs seront les*

mêmes pour les uns que pour les autres , sans aucune distinction quelconque , & voyez si elle ne porte pas avec elle l'extinction de toute émulation , en ôtant à ceux qui nés , avec des facultés physiques & intellectuelles , peuvent tout faire pour parvenir au dernier degré des connoissances qui leur sont nécessaires , & voulant donner des moyens à d'autres , qui dépourvus de tout , ne peuvent que s'en tenir aux légères notions qui sont relatives à leur objet.

L'Art est long & la vie est courte. Nous revenons sur cet Aphorisme d'Hippocrate , qu'on ne sauroit trop méditer , pour confirmer encore plus la nécessité d'abstraire dans l'Art de guérir , si l'on veut avoir des hommes propres à l'exercer. Nos prédécesseurs , dans un tems où les connoissances qui le constituent , étoient loin d'être aussi étendues qu'elles le sont aujourd'hui , en séparèrent la pratique en deux professions distinctes , la Médecine & la Chirurgie. Que cette division ait été faite d'abord dans les livres , ou qu'elle soit le résultat du choix de ceux qui invoquèrent les secours de l'un ou de l'autre , il n'en est pas moins vrai qu'elle fut légalement reconnue en France du tems de Saint-Louis , par la fondation du Collège de Chirurgie , à la sollicitation de Pitard , son Chirurgien , & par les Loix & Statuts qui fu-

rent promulgués & ratifiés par Philippe-le-Bel.

L'Université, qui s'étoit formée bien avant, conservant toujours les Médecins qu'elle avoit dans son sein, il se forma dès-lors deux Professions distinctes; qui eurent juridiquement chacune leurs Loix & leurs réglemens; & qui ont continué de les avoir jusqu'ici, dont l'une la Médecine, s'occupe des affections tant internes qu'externes, qui exigent l'emploi des médicamens pris intérieurement, & l'autre; la Chirurgie qui traite de toutes celles qui demandent l'emploi des topiques, de la main, ou des instrumens. Ce partage de la science offre à chacun des aspirans une suite d'études différentes; & qui sont en quelque sorte aussi isolées que leur objet, comme on le verra par ce que nous allons dire de chacune, à commencer par l'Anatomie.

L'Étudiant en Médecine ne doit chercher; dans cette science, qu'à se procurer une notion générale des grands ressorts qui font mouvoir chaque partie de la machine. Il y doit profondément étudier les puissances d'où dérivent les facultés vitales, naturelles & animales; aussi bien que les grands départemens de la sensibilité, & non s'arrêter aux détails minutieux, relatifs aux rapports de proximité qu'ont

les parties entr'elles, comme le Chirurgien, qui devant fonder avec un fer salutaire ou homicide, selon qu'il est dirigé, des régions où il doit aborder, n'en sauroit par cette raison trop bien connoître la topographie. Ainsi pour l'un l'Anatomie doit être exacte, minutieuse, & lui offrir des détails, & pour l'autre elle doit être libre, dégagée de toutes entraves, & ne présenter que des masses & des grands points de ralliement. Le Médecin, continuellement occupé à remédier aux maux cachés que peuvent éprouver les organes destinés à l'exercice des fonctions, ne sauroit trop bien connoître le mécanisme de ces derniers. Aussi l'étude des viscères est-elle en quelque façon son domaine, il doit se la rendre d'autant plus familière qu'elle importe beaucoup à l'explication des phénomènes naturels & contre nature qu'on observe chez l'homme en santé, comme en maladie. Le Chirurgien, au contraire, n'ayant à travailler que sur ceux, peu nombreux, qui sont exposés à l'action des instrumens qu'il dirige, doit spécialement borner son étude à eux, & particulièrement ses recherches sur l'extérieur du corps, sur les os, les muscles, les ligamens, les aponeuroses, les membranes & les vaisseaux qui se portant aux membres, peuvent être lésés par les instrumens, ou fortuitement par les causes

extérieures. Les notions de Physique & de Chymie animale, lui deviennent moins nécessaires parce que sa pratique ayant plus lieu sur le système des solides que sur celui des fluides, l'application de ces sciences, devient moins fréquente. Mais aussi la Mécanique lui est-elle indispensable ; non-seulement pour bien concevoir le jeu des membres, les forces qui les font mouvoir, mais encore la meilleure manière d'employer les puissances qui pourroient les replacer dans le cas où ils auroient été luxés, & pour inventer de nouveaux moyens, dans les circonstances où ceux déjà trouvés, ne sauroient remplir ses vues.

La Chymie & la Pharmacie ne sauroient être trop étendues pour le Médecin. C'est dans les laboratoires où l'on décompose les trois règnes de la Nature, où les corps successivement réduits à leurs véritables élémens, offrent à l'Observateur les principes de chaque chose, & les qualités qu'ils ont, réduits à cette simplicité, qu'on peut prendre des notions réelles sur la composition animale, & sur les différens changemens que les mouvemens fermentatifs y amènent, & auxquels jusqu'à présent la Médecine seule a remédié. C'est également dans ces mêmes lieux, où le néophyte apprend à connoître les différentes substances
extraites

extraites de tous les corps de la Nature, les diverses qualités physiques qu'elles ont ou qu'elles peuvent acquérir, par succession de tems, celles au contraire qu'une mixtion nouvelle leur concilie, les changemens qu'elles peuvent éprouver lorsqu'on les prend intérieurement, ou qu'on les applique au-dehors, & les effets qu'elles peuvent opérer sur les organes, dans le cas où on les prescrit pour répondre à une indication médicale. Mais ces deux sciences sont loin d'offrir le même intérêt au Chirurgien, qui s'entient à sa profession, & qui s'honore de son exercice. Quelques notions de Chymie lui suffisent, & avec une connoissance générale des plantes les plus usuelles qu'il doit employer extopique ou intérieurement, il fournit aux indications les plus ordinaires & les plus urgentes.

La Botanique est, pour ainsi dire, le domaine héréditaire du Médecin, c'est un bien dont l'antiquité la plus reculée l'a en quelque sorte mis en possession, il l'a cultivé long-tems comme sa propriété, & il y a puisé dès l'enfance de l'Art, un de ses principaux moyens. L'usage que l'homme, dès l'origine du monde, fit intérieurement des plantes comme substance alimentaire, le bien ou le mal que quelques-unes d'elles occasionnèrent dans telles ou telles circonstances, du

rent fixer l'attention des Praticiens, & les arrêter à un moyen de guérison si généreusement offert par la Nature dans les tems où l'on n'avoit pas encore déchiré les entrailles de la terre pour y puiser des substances beaucoup plus efficaces. Nos premiers pères y avoient recours pour les affections externes; ainsi Achille au siège de Troyes, guérit Thélephe avec la millefeuille, qu'on a depuis appelé *Achillæa*; & Virgile, en parlant d'Iapis, qui pansa les plaies d'Enée, dit de lui qu'Apollon, qui l'aimoit beaucoup, avoit voulu lui donner la science des augures, l'art de pincer la lyre, & de bien tirer l'arc; néanmoins, observe le Poëte :

Ille ut depositi proferret fata parentis
 Scire potestates herbarum usumque medendi
 Maluit, & mutas agitare inglorius artes.

Mais cette connoissance, dont on a depuis fait une science toute particulière, à ne la considérer que du côté de l'emploi qu'on en peut faire, doit être enseignée d'une manière infiniment plus étendue au Médecin qu'au Chirurgien, vu l'usage sans bornes qu'il en peut faire; aussi un enseignement commun ne pour-

roit-il tourner qu'au désavantage commun de tous deux.

Ce que l'on comprend vulgairement sous le nom d'Institutions, dans l'Art de guérir, la Physiologie, la Pathologie; l'Hygiène & la Thérapeutique, n'ont rapport qu'à l'instruction proprement Médicale. Les connoissances qu'on prend dans ces différentes parties, supposent une étude profonde dans la Mécanique, la Statique, l'Hydraulique, la Chymie & la Météorologie. L'histoire de l'air, elle seule, offre une foule de points intéressans, sur les effets de l'atmosphère, comme contribuant à maintenir le corps dans l'état de santé, comme occasionnant un grand nombre de maladies, ou devenant pour lui un remède efficace. Or combien de détails ne doivent pas présenter les autres, considérées d'une manière isolée & selon l'étendue nécessaire pour en avoir une notion suffisante, mais inutile sous ce point à la pratique du Chirurgien. En effet il importe fort peu à celui-ci que les grands moteurs de la circulation dérivent de l'irritabilité du cœur, ou de l'influence nerveuse dans les fibres de cet organe; que la digestion s'opère par un ferment, ou qu'elles soit le résultat d'une simple trituration, & autres questions intéressantes qui peuvent éclairer

le Médecin dans l'explication des faits pathologiques, comme dans le choix des moyens propres à y remédier ; son Art, n'éprouve aucune atteinte de la non-solution de ces questions, sa certitude n'en est pas moins la même qu'il ignore ou non, l'emploi que la Nature fait de ses facultés digestives ou concoctrices, pour parvenir à la guérison. Les grands règles que que fournit la Thérapeutique & l'Hygiène pour éviter les maladies, où pour parvenir à leur guérison, ont également une application infiniment moindre en Chirurgie, qu'en Médecine, où le Praticien doit moins travailler de ses doigts.

La Pratique Chirurgicale est proprement le champ du Chirurgien, mais un champ qu'il ne cultivera avec fruit qu'autant qu'il prendra l'Anatomie, pour base de ses déterminations. Le sol en est si étendu que chacun pourroit y labourer avec profit pour l'humanité, si l'on étoit plus scrupuleux à ne recevoir que de bons ouvriers, & que ceux-ci s'occupâssent seulement aux objets de leur vocation. Mais l'esprit d'intérêt qui fait calculer l'état d'après le revenu qu'il produit à ceux qui l'exercent, ne porte que trop souvent les moins capables, à s'occuper d'une pratique qui leur est étrangère. L'histoire des

tumeurs , des plaies , des ulcères , des fractures , des luxations , celle des maladies chirurgicales qui demandent quelques opérations , les détails de ces mêmes opérations , les circonstances imprévues qu'on ne peut trouver exposées dans les livres , & que le hasard fournit journellement , sous les noms de Cas chirurgicaux , offrent une foule de connoissances , de détails & de variétés , qui font de leur ensemble , un Art très-vaste , & dans lequel un esprit ingénieux & fécond peut encore trouver beaucoup à découvrir , pour peu qu'il aime son état , & qu'il cherche à en reculer les bornes. La Pratique des Accouchemens , qui a occupé si avantageusement les grands-hommes qui s'y sont livrés , offre aussi dans ses détails un nombre infini de faits auxquels on n'auroit jamais pensé , si on l'eût toujours examinée comme une pure manœuvre à laquelle un jugement le plus commun pût suffire. Mais quelque propre que paroisse devoir être au Chirurgien , la théorie des maladies chirurgicales , le Médecin ne doit pas moins en avoir une notion générale ; car dans bien des cas , le traitement d'une affection réputée chirurgicale , doit plutôt être conduit d'après les principes de la Médecine , que d'après ceux de la Chirurgie.

A combien d'erreurs , par exemple , ne mène point le témoignage des sens dans le traitement que demandent les affections traumatiques de la tête ! Tant d'objets se présentent à la discussion , les combinaisons deviennent si difficiles à faire , les règles les plus certaines sont si souvent démenties par le succès , qu'il ne reste plus que les conjectures pour établir les indications. Or , qui pourra mieux tirer partie de ces conjectures que le Médecin dogmatique qui n'opérant la plupart du tems qu'à l'aide d'une sévère discussion , est accoutumé à suivre la vérité avec le raisonnement qui lui tient lieu de doigt. D'ailleurs plusieurs maladies médicales passent souvent dans dans le domaine de la Chirurgie , & avant qu'elles ayent fait les progrès auxquels on ne sauroit remédier , il faut que le Médecin puisse prévoir les suites , & appeler alors celui dont l'aide lui devient nécessaire. Les notions générales qu'il est entré dans le Plan de la Faculté de donner à ses Flèves , leur sont plus que suffisantes à cet égard. Non-seulement , de tout tems , elle les leur a donné en langue latine , mais encore elle a ouvert en faveur des Chirurgiens , un Cours en françois , où ceux-ci pussent s'instruire dans les tems reculés , où les sources de leur enseignement étoient moins

multipliées. Ainsi, si l'on peut taxer ici quelque individu d'ignorance, la faute est particulière, & non dérivée du mépris ou de l'infouciance de la Compagnie, pour une branche si féconde du tronc primitif.

La Pratique Médicale est entièrement du ressort du Médecin, le défaut d'éducation, même souvent de moyens en ont jusqu'ici éloigné le commun des Chirurgiens, du moins dans l'ordre juridiquement reconue. Cette partie demandent une culture d'esprit qui développe les facultés, & leur donne cette ouverture, cette capacité de moyens propres à saisir les causes cachées de la plupart des maladies, & menant le néophite par les voies des introductions aussi sûrement que par toute autre, quand une sylgistique suivie, l'a bien disposé à combiner ses idées, il convenoit que ceux qui s'en occupent, cherchâssent dans leurs successeurs ces qualités qui sont le fruit d'une éducation soignée, & que l'étude des Humanité, & de la Philosophie peuvent seules donner. Aussi une des premières loix qu'ayent posé les Facultés, est l'exhibition des Lettrés-de-Maîtrises aux Arts, qui peuvent les constater. Tout donc a été prévu, rien n'a été négligé par ceux qui nous ont précédé ;

mais le relâchement, l'oubli même des Régimens, & osons le dire; le vil intérêt a fait fermer les yeux sur l'incapacité, l'ineptie même de ceux qui se présentoient; les Facultés sont devenues foraines; on y a acheté les titres comme à un marché; l'esprit de féodalité a revêtu ceux-ci d'une nouvelle authenticité, & dans la Capitale ou tous les désordres étoient à leur comble, on a vu se former un Corps nouveau de ces Médecins titrés, qui n'avoient que l'intrigue & l'argent pour acquérir de la célébrité.

La Pratique Médicale pour ceux qui veulent convenablement s'en occuper, exige une immense étendue de connoissances, & un jugement sain propre à discuter les faits cachés, & à les saisir aussi bien par l'esprit de conjecture, que par celui de l'observation. La vie de celui qui pratique doit être une étude continuelle, car il faut qu'il connoisse ce qu'on a fait avant lui, & ce qui lui reste à faire, pour parvenir à son but; ce qui suppose non-seulement une recherche profonde dans l'antiquité, mais encore la connoissance de tout ce que recèlent les magasins du tems actuel, chez nous, comme chez nos voisins. Ce sont ces vastes connoissances qui guident le vrai Médecin à travers le dédale tortueux de la pratique

tique, & l'habitude qu'il a contractée de les surmonter, qui le mettent à portée de décider s'il agira, comment, quand & avec quelle précaution il doit agir.

D'après les points généraux que nous venons d'offrir, comment regarder l'Art de guérir comme devant être enseigné d'après des bases uniformes pour tous ! comment vouloir persuader que la pratique doive & puisse être confiée également à tous ; comment croire qu'on pourra trouver assez de sujets convenablement favorisés de la Nature & des circonstances pour saisir également toutes les branches d'un enseignement commun, détaillé comme le demande chaque Profession particulière. La nécessité d'avoir des sujets en fera nécessairement admettre de médiocres ; la perspective d'une fortune les attirera dans les villes capitales où ils auront un droit égal, celles-ci en regorgeront, & les campagnes & en feront dépourvues. La pratique alors dégénérera en un empirisme affreux, où l'effronterie tiendra lieu de savoir, & ainsi les sources de la vérité deviendront celles de l'erreur. Mais dans les circonstances actuelles où tout se régénère, où chacun veut éprouver les bienfaits d'une nouvelle naissance, où la liberté donnant un nouvel effort aux facultés, est un aiguillon à

vous, pour porter au plus haut leurs vues, peut-on croire que la volonté suffise pour remplir dignement un poste? Il s'en faut de beaucoup que ce soit l'esprit de la Constitution qui aujourd'hui gouverne la France; mais comme dans tout objet de cupidité, l'homme se porte souvent à désirer plus qu'il ne doit obtenir, nous laissons aux Législateurs actuels à établir un milieu qui réprime les prétentions, & excite l'émulation. Détruire les abus, remettre les loix en vigueur, & sévir contre les infractions, sont les premiers pas à faire dans les réformes qui ont rapport au grand Art de guérir. Mais un objet pressant est d'établir une nouvelle forme dans l'enseignement, de ne confier celui-ci qu'à des maîtres choisis d'après les témoignages d'une capacité éprouvée, de les conserver un tems suffisant pour qu'ils puissent perfectionner leurs Elèves, & s'occuper eux-mêmes avec fruit de la fonction qu'un choix glorieux leur aura confiée.

O vous, jeunes Étudiants, qui venez puiser aux sources fécondes qui ont contribué à développer le génie de tant de grands hommes, puissiez-vous trouver en moi les moyens que le desir de savoir vous y fait venir chercher. Choisi pour étendre vos facultés, & vous présenter une ins-

truction facile dans un Art auquel j'ai donné ma première jeunesse; j'ai cru que je devois vous faire voir les inconveniens qu'il auroit d'en confondre la théorie & la pratique avec celles des autres branches de l'Art de guérir, dans ce Discours purement introductoire, où ordinairement l'on ne traite qu'une question générale, relative à la Chirurgie. Je me propose, par la suite, d'entrer dans de plus grands détails, & de vous prouver par des applications fréquentes, que ne peut comporter ce Discours, la vérité des faits que j'ai cités. Fasse le Ciel que les moyens loin de me manquer, surabondent, & dès-lors je compterai pour les plus heureux de ma vie, les momens que je vous aurai donnés.







